

LA MÉDITERRANÉE. MILIEU ET TRADITIONS

Français du Nord, mais Méditerranéen de cœur et de goût, surtout après un séjour de onze ans en Italie, j'avais le dessein d'écrire, un jour, une «Géographie générale de la Méditerranée». Le projet est maintenant caduc, du moins dans sa partie de géographie humaine, dès lors que le livre du Professeur ORLANDO RIBEIRO est paru ⁽¹⁾. En effet, j'aurais dit à peu près la même chose que l'auteur quoique avec moins de talent: on souffrira donc que je le trouve excellent... Peut-être aurais-je insisté davantage sur le rôle de la nature brute dans les destins de l'homme — c'est ce que nous examinerons après l'analyse de l'ouvrage —, mais à aucun moment en tous cas je n'aurais moins insisté que lui sur le rôle de l'homme méditerranéen dans l'aménagement de son «horizon de travail». «Horizon de travail» qui me fait rendre hommage, au passage, à cet autre Méditerranéen d'adoption qu'est P. DEFFONTAINES.

Dès les premières lignes (chap. I) O. RIBEIRO insiste sur le contraste qui oppose, en Méditerranée, la toute puissance des traditions millénaires et la nécessité, pourtant inéluctable, de modernisation des structures. Comme tous les pays du Tiers Monde, car, hélas, ils en sont, les pays méditerranéens vivent de plus en plus mal puisque le rythme de leur production ne suit pas le rythme de leur accroissement démographique. C'est d'ailleurs ce déséquilibre entre la richesse du contenu spirituel et la médiocrité du contenu économique qui caractérise la Méditerranée actuelle.

La *nature méditerranéenne*, en effet, n'est pas si bénéfique qu'un examen superficiel ou de rapides voyages de vacances pourraient le laisser croire (chap. II). L'été est dur et quasiment saharien, les pluies

⁽¹⁾ ORLANDO RIBEIRO, *Mediterrâneo. Ambiente e Tradição*, Fundação Calouste Gulbenkian, Lisboa, 1968, 273 pp., xx pl.

sont souvent catastrophiques; le tapis végétal, initialement superbe, est partout dégradé en maquis et en garrigues; les sols sont pauvres, les calcaires perpétuellement assoiffés, les rivages trop souvent malariens. Bref, l'homme n'a pas la vie facile, et le «Kennst du das Land wo die Zitronen blühen» de GOETHE exprime plus le désir d'une âme insatisfaite que la constatation d'un état de fait. «O Mediterrâneo é um lugar de esforço sustentado, onde uma vitória só se alcança com luta e se mantém com ininterrupta vigilância.»

Le patrimoine agricole méditerranéen est à la fois ancien et varié, puisqu'il remonte au Néolithique et qu'il cumule des apports orientaux, africains, américains (chap. III). Mais la continuité de la mise en valeur a modelé un *paysage* qui se distingue des autres paysages européens «pela raridade dos bosques tanto como pela abundância das árvores»: la notation, qui confronte, en somme, les arbres-individus de Cézanne aux palpitantes mais indistinctes frondaisons de Monet, est aussi juste que subtile. Dans ce paysage s'opposent, on le sait, les cultures sèches (sequeiro), dont la vigne, à laquelle O. RIBEIRO consacre un hymne enthousiaste de douze pages, et les cultures irriguées (horta, regadio), fortement débitrices de l'expérience musulmane. Deux idées me paraissent particulièrement dignes d'être signalées dans ce développement magistral sur la *vie rurale*. L'une est un thème de réflexion qui mériterait de plus amples recherches, à savoir l'origine pré-méditerranéenne du «montado». L'autre, une conclusion désormais acquise: l'intensité du travail dans les zones irriguées exige et nourrit, tout à la fois, une population nombreuse, et favorise la dispersion de l'habitat. La nécessité d'une particulière concentration de travail pour venir à bout de la retenue des terres et de la distribution des eaux est ensuite invoquée, dans le chapitre IV, pour justifier la prédominance de la petite propriété familiale: le latifundium, lui, vit surtout des cultures sèches à peu de main-d'œuvre et de l'élevage transhumant. Partout, les résultats sont minces, et le régime alimentaire, lourd surtout de céréales et de légumes, est typique des pays pauvres «onde comer é, antes de tudo, encher a barriga...». Dans le chapitre V, O. RIBEIRO analyse la *vie pastorale*, et ses conclusions rejoignent celles de beaucoup d'autres auteurs, par exemple M. LE LANNOU: l'élevage méditerranéen traditionnel est non seulement indépendant, mais encore ennemi déclaré de la culture sédentaire. Cela est encore plus vrai pour les marges désertiques du Sud, où l'Islam citadin et jardinier nourrit la plus vigilante des méfiances à l'égard de l'Islam des sables. Pourtant, de ce côté, et d'au-delà du Sahara, sont arrivées des influences de l'Afrique noire (ce qui est une constatation à la fois assez neuve et intéressante). La démarche de l'auteur est également fort classique lorsqu'il étudie (chap. VI) la *vie maritime*. Tout a été dit, ou presque, sur le dessin des côtes, la fantaisie des bourrasques, la richesse en sel, la pauvreté en poissons. Mais, sur la médiocrité de l'art nautique méditerranéen, O. RIBEIRO a des accents qui seraient d'une surprenante sévérité s'ils ne venaient d'un Portugais, c'est-à-dire d'un connaisseur: la navigation portugaise a eu affaire, sur l'Océan, à des éléments naturels bien plus

redoutables, et avec le succès que l'on sait. Mais, tout de même, en Méditerranée, «a vida marítima, a despeito do seu carácter fruste e refractário ao progresso, constituiu o veículo de povos e de produtos, o elo de relações distantes de civilização e... porventura o seu mais activo fermento de unidade». Jugement on ne peut plus exact, et sur lequel nous reviendrons.

L'habitat est, à nouveau, pour O. RIBEIRO, l'occasion de deux brillants chapitres, qui témoignent non seulement de la science géographique de l'auteur mais encore de son goût pour l'architecture. De l'étude du *peuplement rural* (chap. VII) on retiendra, bien sûr, des faits devenus classiques à force d'être décrits (maisons de pierre, adaptation au climat d'été, situations défensives, etc.); on retiendra cet autre trait bien connu de villes à fonctions strictement rurales (je pense à Nicastro, en Calabre). Mais aussi cette conclusion générale «éclairante», à savoir que l'habitat groupé correspond généralement à l'alternance, dans le même quartier, de la culture (céréales) et du pacage (troupeaux en transhumance inverse): à preuve, certaines régions du Portugal où l'habitat était concentré autrefois, quand le paysan vivait de la rotation blé-bétail, et où il devint dispersé quand on passa à la culture permanente du maïs. L'irrigation, par contre, prédispose à la dispersion des maisons. Les pages qui suivent sur les *villes* (chap. VIII) rappellent de la même façon des faits désormais bien établis tels que l'évolution qui mène de la ville gréco-latine ouverte à la cité médiévale fermée, ou l'importance du parasitisme social dans les grandes villes actuelles. Mais je tiens pour original, sauf erreur, le très séduisant passage qui oppose la ville espagnole en damier, lointaine héritière de l'urbanisme colonial grec, et la ville musulmane où triomphe la plus consciente des anarchies.

L'avant dernier chapitre (chap. IX), intitulé «*Economia et population*», est très important puisqu'il tente d'établir le bilan de cette confrontation des tenaces traditions méditerranéennes avec l'introduction du progrès matériel moderne. Ce bilan n'est pas très encourageant, au moins jusqu'à maintenant, car la Méditerranée ne peut se survivre qu'en cessant d'être elle-même. En effet, à l'exception de l'Italie, la Méditerranée produit peu et produit cher, même dans le domaine agricole. Les balances commerciales, à bases essentiellement agricoles, sont déficitaires. Les investissements étrangers progressent. Les transports sont déséquilibrés, les ports souvent en désarroi. Le tourisme paie, mais il dégrade profondément les mœurs locales. Le revenu individuel est donc médiocre, à mi-chemin entre celui des peuples riches et celui des masses tropicales sous-développées, précisément au moment où les hommes aspirent à consommer davantage («Quem acredita que a sobriedade é uma virtude e a variedade um benefício, que o homem nasceu com pernas para se deslocar e braços para o trabalho...») D'où, on le sait, l'exode massif, vers les horizons les plus lointains, d'une population au demeurant fort saine et travailleuse. Et O. RIBEIRO de conclure: «... não há dúvida de que o magistério espiritual do Mediterrâneo parece definitivamente conclusivo». Ce verdict mélancolique aurait été plus con-

vaincant s'il avait été assorti d'une étude, qui reste à faire, des possibilités de l'industrialisation.

Enfin, O. RIBEIRO trace, dans le dixième et dernier chapitre (*La civilisation et son destin*), une fresque de l'évolution de la Méditerranée au fur et à mesure de la mise en place des hégémonies, fresque qui permet de conclure à son extrême importance dans l'histoire du monde. Comme il arrive souvent dans ce genre d'étude où la dimension «temps» se combine à la dimension «espace», la conclusion rejoint directement l'introduction.

Au total, il s'agit donc d'un livre de dimensions modestes mais d'une grande richesse de contenu, puisque l'auteur y a condensé l'expérience d'une portion de vie: expérience particulière de la géographie de la Méditerranée, mais aussi expérience de la géographie tout court. ORLANDO RIBEIRO est de cette race de géographes tout imprégnés d'humanisme et qui savent contempler l'homme du regard fraternel de l'homme. L'homme, c'est-à-dire tel homme qui casse la croûte sous son chêne vert, et non les statistiques de l'homme ou les théories sur l'homme. C'est très réconfortant à l'époque où une certaine géographie tend à déshumaniser la géographie humaine. Ajoutons que l'ouvrage, bien charpenté, d'un style vif et parfois malicieux, se lit avec agrément. On se demande toutefois pourquoi l'éditeur a cru bon de juxtaposer des photographies mal reproduites à une typographie impeccable.

Ceci dit, O. RIBEIRO n'attend évidemment pas de notre mutuelle et amicale estime que je taise les critiques que je tiens en réserve. D'ailleurs, il n'y en a que deux. La première concerne l'*interprétation philosophique* de la nature méditerranéenne. Il me semble qu'il n'a peut-être pas assez insisté sur le dualisme fondamental de cette nature. Certes, il existe une Méditerranée radieuse, faite d'or, de marbre et d'azur, une Méditerranée apollonienne, génératrice de force et d'équilibre. Mais il en est une autre, pétrie d'ombre et de terreur, la Méditerranée des inondations, des tremblements de terre, des éruptions volcaniques et des fièvres grelottantes, la Méditerranée chthonienne du Minotaure, du mauvais œil et des femmes en noir. Or laquelle des deux fait, au travers des attitudes mentales, le plus obstacle au progrès économique actuel? Si j'étais industriel sur le point d'installer une grande usine en Méditerranée, je m'inquiéteraient grandement de la réponse.

L'autre objection a trait au *rôle de la montagne* dans le monde méditerranéen, rôle que, selon moi, O. RIBEIRO a sous-estimé. On lit, pp. 45-46: «Não pertencem ao seu domínio próprio as serranias...,... as montanhas são para o homem do Mediterrâneo um lugar de refúgio... mas de modo nenhum o seu mundo familiar... Também não são mediterrâneos os planaltos interiores, de clima continental.» Certes, la dégradation climatique est rapide avec l'altitude, mais elle n'altère pas sensiblement le régime même des pluies, et c'est lui qui est spécifique. Il faut reconnaître que c'est la montagne qui bloque le climat méditerranéen sur les rives européennes (Pyrénées, Alpes, Balkans),

mais c'est elle inversement qui le crée sur la rive africaine: la Cyrénaïque, par exemple, n'est pas désertique précisément parce qu'elle dépasse 800 m d'altitude. Or le rôle de ces montagnes, de climat authentiquement méditerranéen et de peuplement souvent très pur, est essentiel pour l'habitant des plaines. Ce sont elles qui lui fournissent les eaux d'irrigation, le bois, le charbon de bois, l'électricité maintenant, les indispensables pâturages d'été. Ce sont elles aussi qui alimentent en sables et en cailloux le colmatage des littoraux. Ce sont elles enfin qui, gênant terriblement la circulation des marchandises, ont valorisé le cabotage maritime, donc la piraterie. Toutes raisons qui font que l'addition d'un chapitre «montagnes» dans la prochaine édition me paraîtrait opportune.

Car il est bien évident que cet excellent ouvrage aura du succès, et qu'il devra être réédité.

JEAN DEMANGEOT